Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 49 (1941)
Heft: 4

Artikel: Une idylle : Rosalie de Constant et Bernardin de Saint-Pierre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-38570

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE IDYLLE

Rosalie de Constant et Bernardin de Saint-Pierre

d'après des documents inédits

Depuis la thèse de Fernand Maury sur *Bernardin de Saint-Pierre* [1] et surtout depuis l'aimable et alerte ouvrage que Lucie Achard a consacré à *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* [2], on sait qu'une sorte d'amitié amoureuse, née d'une lecture et poursuivie dans un échange de correspondance, unit pendant quelque temps la spirituelle cousine de Benjamin Constant et l'auteur de *Paul et Virginie*. Mais bien qu'il ait certes joué un rôle beaucoup plus grand dans la vie de Rosalie que dans celle de Bernardin, ce commerce attendri et charmant — au reste demeuré d'autant plus platoniqne qu'il ne dépassa jamais le stade épistolaire — n'était connu jusqu'ici que par un seul de ses côtés. F. Maury, L. Achard, M. Souriau [3] et le regretté Guy de Pourtalès [4] ont publié chacun quelques-unes des missives qui montaient de Paris à Lausanne ; personne n'avait vu et lu les principales de celles qui firent le trajet inverse. Le premier message que L. Achard ait pu citer de son héroïne est un billet du 20 janvier 1793, très insignifiant et postérieur de deux ans aux sept grandes lettres qui font l'objet de cette étude ; et sauf pour ses derniers épisodes, son récit n'a d'autres sources que les réponses de Bernardin aux lettres qu'il reçut et les confidences de Rosalie à son « Cahier vert ».

---

[1] F. MAURY : *Etude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre.* Paris, 1892 ; in-8°.

[2] Genève, 1901-1902 ; 2 vol. in-8°.

[3] Maurice SOURIAU : *Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits.* Paris, 1905 ; in-16.

[4] Dans un article du *Mercure de France* du 1er janvier 1920 très sévère pour Bernardin. S'il eût connu les lettres de Rosalie, peut-être M. de Pourtalès se fût-il montré plus indulgent !

Les lettres de Rosalie pourtant ne sont pas perdues. Distraites, on ne sait quand ni comment, du fonds des manuscrits de Bernardin de Saint-Pierre à la Bibliothèque du Havre, elles appartinrent à un ou plusieurs collectionneurs genevois avant d'être données, il y a quelques années, aux Archives d'Etat de Genève par M. Ed. Audeoud-Monnet. C'est là que nous les avons retrouvées et transcrites pour les lecteurs de la *Revue historique vaudoise.*

Avant d'en publier ici de larges extraits, il importe cependant de présenter en quelques mots les deux héros de cette très mince aventure et de les camper face à face à l'époque où débute leur correspondance.

* * *

Elle : 33 ans — ce qui, à la fin du XVIII[me] siècle ne peut plus du tout passer pour la première jeunesse ; un peu contrefaite et très myope ; point de mère, un père brillant, assez volage et volontiers impécunieux ; un frère bien-aimé, mais toujours en voyage ; une sœur terne, une belle-mère peu aimable et peu aimée. Saint-Jean, la belle propriété de famille aux portes de Genève, a été délaissée depuis quelques années, tant pour des raisons matérielles que parce que le voisinage d'une ville en constante effervescence n'est pas à recommander ; depuis le printemps de 1787 toute la famille s'est installée à la Chablière, sur la route de Lausanne à Echallens et coule là des jours sans faste et tranquilles — peut-être trop tranquilles aux yeux de Rosalie.

Lui : 54 ans et paraissant davantage ; petit bourgeois du Havre qui n'a de commun que le nom avec le célèbre maire de Calais ; besogneux, malchanceux, passablement arriviste, il a tâté de beaucoup de métiers sans réussir dans aucun. Sa jeunesse s'est consumée en d'incessants voyages : la Martinique, Malte, la Hollande, la Russie, la Pologne, l'Allemagne et surtout l'Ile de France, cadre futur de *Paul et Virginie.* La quarantaine venue, il s'est fixé en France et s'est lancé dans la carrière littéraire ; mais les débuts n'ont pas été encourageants ; sans fortune

ni santé, il végète. Et soudain, en 1784, c'est le succès des *Etudes de la Nature*, auquel va s'ajouter, quatre ans plus tard, le triomphe de *Paul et Virginie*. Désormais gloire et aisance, sinon richesse lui sont acquises ; à la petite maison de la rue de la Reine Blanche, aux portes de Paris, où il s'est installé, visites et lettres de femmes affluent ; mais ce quinquagénaire égrotant, auquel le célibat pèse pourtant, garde dans une telle conjoncture sa raison entière et sa tête froide. A toutes les belles qui lui offrent leur cœur ou leur main, il demande un portrait ou du moins une description exacte de leurs traits, sans oublier l'état de leur fortune. Les frontières même, que sa renommée commence à franchir, n'arrêtent pas sa prudence. Aimé Martin [1] raconte qu'après la lecture des *Etudes*, une héritière lausannoise — déjà ! — avait écrit à l'auteur pour lui proposer sa main. « Cette demoiselle était jeune, belle et riche : elle le disait naïvement ; mais elle était protestante et ne voulait point épouser un catholique, ce qu'elle disait avec la même naïveté. » Bernardin, à son habitude, s'intéressa à cette curieuse postulante, mais refusa de se convertir. L'affaire en resta là.

Et voici qu'en 1791 une nouvelle lettre part de Lausanne à l'adresse de « Monsieur Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre, recommandée à Monsieur le Didot le jeune, libraire, quai des Augustins à Paris ». Elle n'est point signée, mais son cachet et son écriture ne laissent aucun doute : Rosalie entre en scène. Dans son « cahier vert », l'épistolière a elle-même noté la date : « Le 2 mars écrit pour la première fois à St. P. Mouvement irréfléchi de tristesse et d'enthousiasme. » De fait on ne retrouve pas dans la première lettre de Rosalie à Bernardin la vivacité, la grâce et l'enjouement habituels aux honnêtes gens du siècle et dont les Constant, chacun pour sa part, étaient abondamment pourvus ; le cœur ici domine l'esprit et le cœur n'a pas, si l'on peut ainsi parler, la plume aussi légère que l'esprit. Sans le moindre préambule, sans la moindre formule de convention, la lettre débute en plein lyrisme :

---

[1] L. AIMÉ-MARTIN : *Mémoire sur la vie et les ouvrages de J.-H. Bernardin de Saint-Pierre*. Paris, 1826 ; in-12, p. 322.

« Sublime peintre de la nature, ami vrai des hommes, homme sensible, grand et malheureux, écoutés une voix timide qui, du pied des Alpes, voudrait se faire entendre à vous ; ce n'est point pour exprimer une stérile admiration que j'écris, si vous étiés heureux, vous seriés aimé et admiré en silence ; mais quoi ! après avoir parcouru pour le service de votre patrie la terre et les mers depuis le pôle jusqu'aux régions brûlantes, après avoir éclairé et consolé les hommes, après leur avoir fait connaître le plaisir et entrevoir le bonheur, vous avés à vous plaindre d'eux et de la fortune ; quoi ! vous avés trouvé des ingrats et plus grand que notre immortel Rousseau, vous ne vous vengés qu'en aimant et en pardonnant, ah! ne renoncés point encore à l'espoir du bonheur, peut-être est-il un coin du monde où les biens que vous désirés vous attendent, où des cœurs simples et droits vous chérissent, où des âmes que vous avez consolées et élevées vous désirent, où des mains pures entrelacent des roses et des lauriers pour vous couronner ; quittés le tumulte de Paris, venés parmi nos montagnes au milieu d'un peuple heureux, tranquille et bon qui ne se ressent point encore de l'agitation générale, toujours les hommes estimables et malheureux ont trouvé parmi nous des consolations et des amis... »

Mais ces invites, aussi vagues qu'emphatiques, restent encore dans le domaine théorique ; aussi, femme de tête, Rosalie poursuit :

« Je dirai plus, dans la confiance que ce grand nom m'inspire : à une petite distance de Lausanne, il est une demeure simple et champêtre ; ce n'est point la caverne de l'heureux Paria, ce n'est point la cabanne de la mère infortunée de Virginie, mais il faudrait le pinceau immortel de leur peintre pour en faire le tableau ; c'est une maison petite, peu élevée, où il n'y a point de place pour le luxe, mais où rien ne manque pour l'aisance et pour la propreté ; une galerie soutenue par des colonnes de bois occupe toute la face, elle est doublée par un berceau d'acacia dont le feuillage tardif n'intercepte les rayons du soleil que lorsque l'été les a rendus trop ardens, des gasons, un jardin

potager fixent d'abord la vue, mais plus loin, quel beau spectacle s'offre à elle... »

Ici, Rosalie tente une description, fort plate d'ailleurs, du paysage environnant, mais vite à bout de souffle, préfère s'écrier :

« Comment dépeindrais-je les beautés toujours nouvelles du coucher du soleil, des accidens de lumière, du reflet de la lune, de la vapeur légère qui éloigne ou rapproche les objets, je ne l'essayerai pas. St. Pierre seul peut l'entreprendre, c'est lui que les mânes de Gessner et de Haller appellent pour qu'il vienne chanter et illustrer leur patrie, c'est en admirant ces beautés que l'âme s'élève à son Auteur par un mouvement involontaire et rend ensuite hommage à celui qui a si bien su aimer et peindre la nature. »

Enfin Rosalie revient à sa maison et termine en disant :

« Cette demeure appartient à deux sœurs, je n'en dirai pas davantage, mais peut-être est-ce là que vous trouveriés la paix et la douceur de l'amitié, peut-être est-ce là que vous auriés du plaisir à continuer les études de la nature... déjà souvent la lecture de ce charmant et sublime ouvrage a embelli et animé ce séjour... Ah ! je le répète, venés parmi nous chercher des cœurs qui vous aiment et vous admirent... Je m'arrête ; brulés cet écrit, ne cherchés pas... à deviner la main qui l'a tracé ; une malheureuse célébrité s'attache à tout ce qui a rapport aux grands hommes et je ne voudrais dans aucun tems que d'autres yeux que les vôtres parcourussent ces lignes, ce n'est point à votre génie que je m'adresse, c'est à votre âme grande et malheureuse, je ne sais point écrire, je n'ai point voulu écrire, j'ai voulu exprimer les sentiments que vous inspirés, ce faible tribut de respect et d'estime n'ajouterait rien à votre gloire ; si une voix faible et inconnue, mais qui pourtant est la voix de la vérité vous attirait dans nos contrées, que vos yeux et votre cœur seuls vous fassent reconnaître les objets dont j'ai parlé. »

Et sans signature, la lettre se termine par cette seule date :

« le 2 mars 1791 ».

Par quel miracle la « voix timide du pied des Alpes » réussit-

elle à se faire entendre au milieu du concert de louanges et d'adorations qui entourait alors Bernardin de Saint-Pierre, voilà ce que nous ne nous chargeons point d'expliquer. Toujours est-il que, bien loin d'oublier la lettre venue de Lausanne, bien loin même d'écouter les conseils de son anonyme admiratrice, Saint-Pierre fut vivement intéressé par cette missive extraordinaire et chercha à en savoir plus long. Ses premières démarches restèrent vaines ; il fit alors insérer, racontera-t-il plus tard, « dans le *Journal de Lauzanne* une réponse anonyme et fort courte pour engager la personne qui sait si bien parler au cœur à m'envoyer son adresse », mais ne réussit pas davantage. Enfin, après six mois de recherches, il crut avoir trouvé la bonne piste et envoya à une Lausannoise que F. Maury n'a pas identifiée et que L. Achard a appelée, on ne sait pourquoi, M^me^ Williams, une réponse fort aimable — mais point inédite, puisque elle a déjà été imprimée deux fois [1]. La destinataire n'était autre que M^me^ de Pont-Wullyamoz, la femme de lettres vaudoise que les lecteurs de cette revue connaissent bien, depuis l'article que lui a consacré ici même le D^r^ René Burnand [2].

Comme volontiers on le pense, M^me^ de Pont fut à la fois fort étonnée et fort ravie de l'aventure ; la lettre de Bernardin était datée du 11 septembre ; après l'avoir fort correctement transmise à Rosalie, elle répondit le 25 à son correspondant :

« Les recherches que j'ai faites, Monsieur, sur l'objet de votre intérêt, ont seules différé ma réponse à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; c'est vous dire Monsieur, que ce n'est point moi qui ai eu l'heureuse idée de vous écrire. Mais pour cela je n'en ai pas été moins ocupée de vos ouvrages et je n'en désirois pas moins vivement d'en connaître l'auteur. Avant de m'abandonner au désir de vous parler beaucoup de vous, Monsieur, et un peu de moi, je crois devoir vous apprendre qu'une habitation absolument semblable à celle qu'on vous a décrite et la seule à qui cette description puisse convenir est

[1] Par F. MAURY, *op. cit.*, p. 172-3 et par L. ACHARD, *op. cit.*, t. II, p. 88-91.
[2] *Revue Historique Vaudoise* 41 (1933), p. 3-43.

actuellement possédée, et à peu près depuis le mois de mars, par deux sœurs qui me paroissent en effet fort aimables, l'une surtout a beaucoup d'esprit et de charme dans l'esprit, on les nomme Mesdemoiselles Constant, Rosalie est le nom de celle qui vous a vraisemblablement écri, vous pouvés vous en servir pour l'adresse de votre lettre quand vous lui répondrés, c'est à Lausanne qu'il faut lui écrire. M^r^ leur père est connu par quelques romans qui ont paru depuis peu, c'est l'auteur des « *Lettres de Laure* » et celui du « *Mari sentimental* » et de plusieurs autres ouvrages ; mais permettez-moi, Monsieur, de revenir aux vôtres »... et M^me^ de Pont terminait sa missive par d'hyperboliques compliments sur le talent de son correspondant occasionnel.

Cependant, quelque hâte qu'elle ait mis à répondre à Saint-Pierre, Marianne de Pont-Wullyamoz avait été devancée. Cinq jours plus tôt, Rosalie elle-même avait écrit à Paris. Et entre sa première et sa seconde lettre, entre mars et septembre, le ton a si bien changé, Rosalie est bien si redevenue elle-même, qu'il faut, pour faire sentir le piquant de la situation, citer aussi largement la deuxième missive que la première.

« Je viens, Monsieur, vous nommer la personne qui eut l'imprudence et la folie de vous écrire au mois de mars passé ; un mouvement d'enthousiasme causé par vos ouvrages, par la vertu pure et touchante qui paraît les avoir dictés, par vos malheurs, me fit écrire ; je sentis bientôt que puisque je n'osais pas signer ma lettre, je n'aurais pas dû l'écrire, j'étais cependant sans crainte et sans défiance, il me paraissait impossible à ce que vous manquassiez à ce que j'avais osé vous demander avec instance, de ne vous adresser à personne, de ne faire aucune démarche pour connaître celle qui vous avoit écrit ; j'apprends que vous en avés fait, que vous avés mis un avis au « *Journal de Lausanne* » que je ne lis point, que vous avés écrit à une autre femme et que par les descriptions que vous faites de la campagne dont on vous avait parlé, il est impossible de nous méconnaître ; je n'ai point vu votre lettre, mais je m'afflige sans avoir le droit de me plaindre d'un chagrin que je me suis attiré,

j'ai des parens qui seraient malheureux si je devenais l'objet de la dérision et du ridicule et je sens trop tard combien des lettres anonimes sont condamnables, combien il est mal à une femme d'écrire à un homme qu'elle ne connait point ; vous l'avouerai-je ? ce n'était point un homme que je voyais en vous, c'était un être supérieur aux vices et aux faiblesses de l'humanité, ce n'était point une vaine curiosité que je voulais exciter, je ne voulais faire ni un jeu, ni une plaisanterie ; je dois expier ma faute, mais je vous estime assez pour espérer que vous voudrez bien m'accorder une dernière grâce, je vous la demande au nom de la délicatesse, de l'honneur, de la Religion, de tout ce qu'il y a de plus sacré, c'est de cesser toutes démarches, toutes recherches quelconques, de ne plus écrire à cette femme à laquelle vous vous êtes adressé, que je connais à peine et qui a gardé le secret que vous lui demandiés, de brûler ma première lettre et celle-ci et d'oublier quelqu'un qui n'est fait que pour l'obscurité, qui désire de vivre toujours ignorée et qui fait le vœu de ne plus lire, de ne plus écrire de sa vie.

Rosalie Constant. »

Et dans un post-scriptum à la fois naïf et désinvolte, Rosalie achevait de mettre les points sur les *i* : « Je dois ajouter que depuis 6 mois bien des choses ont changé, la paix a été troublée dans notre païs comme dans tous les autres, on n'y est plus aussi heureux que lorsque je vous écrivis.

Le 20 septembre 1791. »

A bon entendeur salut ! Un autre l'eût compris et se fût tenu coi. Mais Bernardin est tenace ; soit que les deux premières lettres de Rosalie l'aient vraiment intéressé, soit qu'en pleine inflation révolutionnaire, un refuge, un toit — qui sait, un coffre-fort ? — en Suisse ne lui paraissent pas à dédaigner, il répond à lettre vue, et cette fois sans se tromper de destinataire. Avec grâce, avec habileté, avec persuasion, il s'excuse et s'explique ; tout « accablé d'écritures » qu'il se prétende, il consacre plusieurs pages à sa défense et supplie son « aimable Rozalie » de ne pas s'en tenir là, de lui faire son portrait, de lui donner son

âge, d'y joindre « le caractère de son cœur et l'état de sa fortune ». Et il signe : « votre ami De St-Pierre [1] ».

« L'état de sa fortune »... L. Achard s'est indignée de la demande ; nous serons moins sévère qu'elle. Ce n'est pas la première fois que Bernardin a adressé pareil questionnaire à l'une de ses belles amies ; s'il ne cherchait qu'une dot, il l'aurait sans doute déjà trouvée. Peut-être est-il plus sincère et moins intéressé qu'il ne le paraît. Peut-être aussi est-ce vraiment ce goût de connaître, d'apprendre à fouiller le cœur d'autrui, cet appétit multiforme d'humain et de vivant qui fait les grands analystes et les meilleurs confidents, qui l'anime. « Ses perquisitions en tout sens dans la multitude de ses lectrices, ces questions, ces appels de confidence, transforment sa correspondance à cette époque, a dit un de ses biographes avec un peu de malice, en celle d'une agence matrimoniale [2]. » Et sans doute les clients de telles officines songent-ils avant tout à l'argent ; mais on rencontre quand même quelquefois parmi eux des pauvres âmes sincères et désintéressées, qui se cherchent à tâtons et s'espèrent en secret. Seul adhérent, seul client de sa propre agence, Bernardin participe évidemment aux deux états d'esprit à la fois et Rosalie l'a sans doute deviné. Puisqu'on la prie avec tant d'ardeur, elle n'interrompra point la correspondance ; mais le temps n'est plus du lyrisme et des confidences passionnées. Flattée, mais encore assez froide, une nouvelle lettre quitte Lausanne le 4 octobre :

« Il peut être naturel qu'ayant reçu tant de lettres qui vous ont trompé, vous n'ayés pas mis beaucoup de conséquence ni ajouté beaucoup de confiance à la mienne, il est naturel aussi que moi qui n'ai pas la même expérience, je ne devine pas ce malheur et que je sois effrayée de la démarche que j'ai fait et de ses suites ; mais vous vous dites mon ami, ce titre, je l'avoue, flatte mon cœur et le rassure, j'ose m'y fier encore malgré vos qualités de Français et d'homme célèbre, j'ai entendu dire sou-

[1] Lettre publ. par F. MAURY, *op. cit.*, p. 174-5 et L. ACHARD, *op. cit.*, t. II, p. 93-6.

[2] F. MAURY, *op. cit.*, p. 174.

vent qu'il ne fallait pas juger des auteurs par leurs ouvrages, qu'on trouvait leur caractère bien différent de leurs écrits, qu'on voyait souvent chez eux plus d'amour propre et d'esprit que de vertu et de sentimens ; je n'ai pu croire que cela fût vrai pour vous, tant de religion, tant d'envie de faire le bien des hommes en les rendant plus contens de leur sort, le mépris des richesses et de la vaine gloire partent d'une meilleure source, oui c'est une âme pure et sublime qui donne à votre stil tant de force, à vos peintures tant de charme, voilà pourquoi je vous écris encore ; il s'y joint la répugnance extrême d'être confondue dans la foule des femmes qui vous ont écrit, qui vous ont offert leurs personnes et leurs fortunes, qui ont feint une passion et qui n'ont pas dit la vérité, il me semble que je n'ai point de rapport avec elles, pour le prouver, je dois vous raconter avec toute la vérité et toute la simplicité de mon cœur ce qui me fit vous écrire.

» Au mois de février passé, ayant vendu quelques fonds en France, nous achetâmes ma sœur et moi de mon oncle qui s'éloignoit de ce Païs une petite campagne attenante à celle que nous habitons avec mon père ; j'avais pour cette nouvelle acquisition tout l'entêtement de la propriété, je venais de lire la « *Chaumière Indienne* » qui avait renouvellé l'impression vive que m'ont fait les « *Etudes de la nature* », j'étais témoin de l'effet que faisaient vos ouvrages parmi nous et de la bonne opinion qu'ils donnaient de vous ; quoi, disais-je en me promenant dans mon jardin, je possède une jolie petite maison, un verger, des arbres et celui qui a si bien mérité des hommes, qui a consacré sa vie à travailler pour eux n'a point d'asile, il vit isolé au milieu de la foule de Paris, ah ! qu'il vienne dans ce païs, qu'il habite cette demeure que nous n'habitons point encore, qu'il cultive ce jardin, qu'il étudie la nature dans un lieu où elle me semble plus belle que partout ailleurs, il sera honoré ici, nos amis l'aimeront, il se liera avec notre famille, il sera l'ami de mon père, il jouira à la fois du repos, de la retraite et des douceurs de la société ...»

(A suivre.) Paul-F. GEISENDORF.